

**RIVARD, ÉTIENNE. *Le Métis sacrificiel. Les habits neufs du colonialisme au Canada*. Québec, Presses de l'Université Laval, « Perspectives de l'Ouest », 2024, 196 p. ISBN 978-2-7663-0412-7**

Bertrand Bergeron

Volume 23, 2025

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1121751ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1121751ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bergeron, B. (2025). Compte rendu de [RIVARD, ÉTIENNE. *Le Métis sacrificiel. Les habits neufs du colonialisme au Canada*. Québec, Presses de l'Université Laval, « Perspectives de l'Ouest », 2024, 196 p. ISBN 978-2-7663-0412-7]. *Rabaska*, 23, 337–341. <https://doi.org/10.7202/1121751ar>

conservation et le milieu muséal en général. Cette étude est une référence pour ceux qui s'intéressent à la muséologie et, à mon avis, devrait être une lecture obligatoire pour tout étudiant aspirant à la profession de muséologue.

**DIANE JOLY**

Société québécoise d'ethnologie

---

RIVARD, ÉTIENNE. *Le Métis sacrificiel. Les habits neufs du colonialisme au Canada*. Québec, Presses de l'Université Laval, « Perspectives de l'Ouest », 2024, 196 p. ISBN 978-2-7663-0412-7.

Mon oncle Willie, selon le dire de ma mère qui ne s'est exprimée qu'une seule fois sur le sujet, avait du « sang indien », aussi ne parlait-elle jamais de lui sans accoler à son patronyme le surnom à consonance amérindienne de « Bacatème », ce qui m'a toujours paru une imitation du parler autochtone. Comme c'était un taiseux, c'est-à-dire peu porté sur les confidences, je n'ai jamais cherché à fouiller la chose auprès de lui, et le fait qu'il était un homme des bois, ayant œuvré sa vie durant dans des chantiers de bûcherons, n'a fait qu'augmenter son prestige à mes yeux. On n'usait plus guère du mot « sauvage » à cette époque, son utilisation devenant obsolète concurremment avec celle d'« habitant » pour désigner les cultivateurs. « Sentir l'habitant », « conduire en habitant » ne s'emploient plus, tout comme « aller voir les Sauvages » (uriner), « attendre les Sauvages (être sur le point d'accoucher) ou « courir la Sauvagesse » (draguer) ou d'autres expressions appareillées passées de mode, le terme étant désormais réservé aux animaux pour les distinguer de leurs congénères domestiques ou à des situations dont l'horreur dépasse l'entendement, comme dans « crime d'une cruauté sauvage ». Il en va ainsi de bien des termes qui connaissent la dépréciation de leur sens au fur et à mesure de leur emploi.

L'évolution des mots découle donc de leur bon ou mauvais usage. On ne parle plus des Sauvages, mais des Indiens, ces derniers étant renommés Amérindiens pour les démarquer des habitants de l'Inde, et enfin des Autochtones, désignation qui appelle immédiatement son contraire, Allochtones : ceux qui sont nés du sol même et ceux qui sont nés et viennent d'ailleurs pour s'installer. La recherche historique nous a pourtant appris que les Autochtones, à des époques lointaines, furent aussi des Allochtones qui ne trouvèrent aucun Autochtone déjà installé en terre d'Amérique et prirent ce nom sans qu'il en résultât querelle de préséance. Seule la poésie est en mesure d'expliquer comment on devient autochtone. Voici ce qu'en écrit Omar Khayyam (1042-1123) dans ses *Roubaiates* : « Ces potiers qui plongent constamment leurs doigts

dans l'argile, qui emploient tout leur esprit, toute leur intelligence, toutes leurs facultés à la pétrir, jusqu'à quand persisteront-ils à la fouler de leurs pieds, à la souffleter de leurs mains ? À quoi pensent-ils donc ? C'est cependant de la terre de corps humains qu'ils traitent ainsi. » Même son de cloche, par-delà les siècles et les cultures, de la part de Luther Standing Bear, un Sioux Oglala : « Les hommes doivent naître et renaître pour en faire partie [de la terre]. Leurs corps doivent être formés avec la poussière des os de leurs ancêtres (*Pieds nus sur la terre sacrée*, T.C. McLuhan) ». L'Autochtonie, c'est « la terre charnelle », expression que l'on doit à Charles Péguy. En conséquence, les Autochtones jouissent donc du privilège originel de s'appeler ainsi.

Aussi quand on parle des Premières Nations, on sait de qui on parle, car leur identité revêt un caractère essentialiste déterminé par le sang et le sol, le premier étant plus décisif que le second. Mais les choses ne sont jamais simples. Il y eut (et il y a encore) des mariages interethniques qui donnèrent naissance dans l'Ouest, sur le territoire arrosé par la rivière Rouge au Manitoba, à un peuple de Métis dont l'un des ancêtres, généralement un homme, était Blanc et l'autre, un Autochtone, généralement une femme. À ces Métis de l'Ouest appelés Nation métisse, correspondent de manière moins nettement définie, les Métis de l'Est, auxquels s'ajoutent les Indiens non inscrits (INI), chacun revendiquant son droit à la différence et à l'existence : « Être, écrivait le philosophe Berkeley, c'est être perçu ou percevoir » (*Esse est percipi aut percipere*). On n'existe que dans le regard de l'autre qui n'existe que dans le nôtre. Circularité des regards dans l'appropriation des identités. S'ajoute enfin une dernière catégorie, la plus fluide, celle qui génère contestations, voire répudiations : ceux qui s'autoproclament Autochtones et en revendiquent prérogatives et privilèges. Cette situation concerne tant les quidams que les célébrités médiatiques telles que Buffy Sainte-Marie, déçue de l'Ordre du Canada le 3 janvier dernier par la gouverneure générale, elle-même une Métisse, Ellen Turpel-Lafond, Michelle Latimer, Joseph Boyden et, plus récemment, le député fédéral libéral Randy Boissonnault, qui s'est retiré du Conseil des ministres devant la controverse suscitée par son origine discutée de Métis. Tous les propagandistes sont désormais réunis pour figurer dans un drame qu'Étienne Rivard intitule *Le Métis sacrificiel*. Dans cette énumération existe un personnage en coulisse qui tente de tirer profit de la situation, sorte de *Deus ex machina* qui attend le moment de tirer son épingle du jeu, le colonisateur blanc.

Récapitulons : voici rassemblés six personnages en quête d'auteur et un metteur en scène (Étienne Rivard), tout comme dans l'œuvre emblématique de Pirandello. René Girard est conscrit d'office pour écrire le scénario. Étienne Rivard justifie son choix : « [...], c'est par le prisme de la théorie mimétique que j'envisage d'appréhender les rivalités autochtones et de voir

en quoi elles sont liées à l'institutionnalisation du colonialisme, de sa violence, de son emprise territoriale et de sa pérennité » (p. 8). Avis donc est donné aux lecteurs : l'essayiste trempe sa plume dans l'encre de son maître à penser, avec toutefois cette concession qu'il en fera « un usage heuristique » (p. 8). Pour ceux qui s'en souviennent, René Girard n'a-t-il pas conçu une théorie qui a créé un véritable événement que d'aucuns, – et j'en fais partie –, considèrent comme une production majeure du dernier quart du xx<sup>e</sup> siècle, *Violence et sacré*, dans laquelle il explore le rôle de la mimésis ? On aurait toutefois tort de la confondre avec celle de Marcel Jousse qui l'évoquait en la cantonnant dans la remémoration. Il la formulait ainsi : le mimeur mimant le mimé (*Anthropologie du geste*). Il en subsiste tout de même des traces dans celle élaborée par Girard qui prétend expliquer les grands enjeux sociaux en décrivant et en analysant le comportement des hommes les uns par rapport aux autres et leurs efforts pour canaliser leur violence constitutive afin de l'orienter vers des fins socialement utiles et non plus destructrices. Le grand moteur de l'humanité et la source de tous ses conflits étant le désir, ce que Bouddha avait remarqué, comment le reconnaître dans la situation actuelle des Autochtones ? N'est désirable que ce qui est signalé par les autres en le désirant eux-mêmes. Ainsi les hommes s'imitent les uns les autres, et, pour échapper à la violence qui les opposerait les uns aux autres, ils s'agrègent dans leur désir du même, et comme ils ne peuvent tous posséder individuellement ce qui est envié et convoité, ils se détournent de la violence du tous contre tous pour s'unifier dans le tous contre un seul, ce dernier tenant bien malgré lui le rôle de victime sacrificielle qui se dévoue pour le bien commun et assure ainsi la pérennité du groupe.

Mais de quel désir parlons-nous dans l'essai de Rivard ? Celui de la reconnaissance, de l'avènement à l'existence dans le regard de l'autre qui souhaite la même chose, sorte d'épiphanie collective où demander à être reconnu suppose la reconnaissance par le demandeur de celui de qui on l'espère. Chacun souhaitant être reconnu dans sa spécificité qui lui garantira de ne pas être englouti dans une reconnaissance commune et indifférenciée pour, en bout de course, disparaître, chacun aspirant à la plus haute homologation de son identité, soit celle des Premières Nations, affrontera la violence compétitive de celui ou de ceux qui la lui disputeront, comme c'est le cas de la Nation métisse qui affronte les Métis de l'Est en déficit de reconnaissance et tous deux disputant ce droit aux Autochtones autoproclamés ou *race shifters*. Quant à l'État colonial qui observe et se félicite de cette dynamique interethnique, il est lui aussi à la recherche d'une légitimité qui le déculpabilisera de son colonialisme de peuplement qui ressemble parfois à de l'immigration de remplacement. L'État souhaite lui-même s'« indigéniser », s'auto-autochtoniser afin d'asseoir son bon droit de détenteur de l'autorité légitime.

Résumée ainsi, la thèse de Girard brillamment exposée et illustrée par Rivard, confine parfois, je le concède, à la caricature par escamotage. Laissons dès lors l'auteur résumer lui-même sa démarche de manière condensée : « La mimésis d'autochtonité [...] naît d'abord de l'imitation qui exerce une *première inflexion* du fait qu'elle consiste à *re-produire un modèle* [...], c'est ce à quoi se prêtent les Métis de l'Ouest comme de l'Est, les deux groupes trouvant chez les Premières Nations le désir de reconnaissance à imiter. Dès l'instant où il vient au Métis de l'Est l'idée d'emprunter au Métis son modèle de reconnaissance, s'enclenche alors une accentuation de la *courbure mimétique* entraînant irrémédiablement les nouveaux rivaux dans une violence aussi réciproque qu'exponentielle [...]. Cette courbure devient à ce point accentuée qu'elle s'invite, par contagion, au cœur même de la Nation métisse, le Métis est-ontarien se voyant inoculer ce mal *d'usurpation identitaire* qu'on avait d'abord diagnostiqué aux "Métis" du Québec et des Maritimes » (p. 167, les italiques sont de l'auteur).

Et c'est ici que l'on touche à la pertinence de cet essai érudit. D'une part, il ne s'adresse pas, quoi qu'en pense l'auteur, à tous les publics, malgré les efforts qu'il a pris pour vulgariser son approche. Ce n'est pas tout le monde qui a lu Girard au point de devenir familier avec ses écrits, et parmi ses lecteurs, tous ne l'ont compris qu'à des degrés divers, car c'est une œuvre qui appelle une exégèse. D'autre part, une théorie en sciences humaines peut-elle être généralisable dans les domaines conscrits par son expertise ? À cet égard, qui légitime qui dans cet essai ? Le mimétisme girardien qui expliquerait la situation des Métis qui endosseraient le rôle de cas particulier ou la situation de ces derniers qui en constituerait la défense et l'illustration ? Enfin qu'est-il préférable pour bien saisir les enjeux posés par les débats et les conflits sociaux : une description détaillée et factuelle de la situation ou une explication qui épouse une théorie intellectuellement séduisante et choisit les faits qui s'accordent avec ce qu'elle affirme ? Cette démarche n'est en rien illégitime puisqu'après tout « la méthode, c'est le choix des faits », comme l'écrivait Henri Poincaré. Nous sommes ici dans la haute voltige intellectuelle et admirons l'adresse, la virtuosité et l'aisance de l'essayiste.

*Le Métis sacrificiel* est un essai exigeant et il serait dommage d'en prendre prétexte pour s'en détourner. Tout au contraire, cette exigence est une incitation à le lire d'urgence. Son originalité tient au fait qu'il dépoussière un sujet qui s'enlise dans la redondance. Il a le mérite de mettre tous les acteurs impliqués devant le même enjeu et d'en montrer la complexité. Je ne soutiens pas qu'il signale la voie à suivre résolument pour disposer de la question autochtone en ce pays, mais un point de vue nouveau de la part d'un auteur qui s'y connaît en ce domaine permet de rebattre les cartes et d'amorcer un nouveau jeu. En

nous extirpant des sentiers battus et rebattus, Étienne Rivard nous oblige à réfléchir autrement, car « [q]ui se contente de sa pensée, ne pense plus rien », avertissait le philosophe Alain.

**BERTRAND BERGERON**  
Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean

---

TENÈZE, MARIE-LOUISE. *Le Conte merveilleux. Séminaire de Brest et textes inédits*. Édition établie et présentée par NICOLE BELMONT et JOSIANE BRU. Paris, L'Harmattan, « Anthropologie du monde occidental », 2024, 265 p. ISBN 978-2-14-048912-9.

Le conte merveilleux, voilà bien un sujet qui a occupé Marie-Louise Tenèze (1922-2016) tout au long de sa longue carrière scientifique et qui a même pris une place de choix dans son existence : « C'est depuis plusieurs années déjà que je vis dans l'univers merveilleux de nos contes » (p. 210), écrivait-elle en 1964 dans « Introduction au conte merveilleux français », une communication dont le texte est repris aux pages 210 à 232 ; elle s'y attache à mettre en évidence les particularités des contes d'un domaine français, point de rencontre entre mondes nordique et méditerranéen. Elle est d'autant mieux placée pour en parler qu'elle vient alors d'achever le second volume du *Catalogue français du conte populaire*, une œuvre monumentale à laquelle elle avait été appelée à collaborer, dès 1954, par son initiateur, Paul Delarue. Après le décès prématuré de ce dernier, elle prendra son relais. Mais si le *Catalogue* demeure une œuvre majeure, on doit aussi à M.-L. Tenèze de nombreux travaux sur le conte populaire dont elle est devenue une spécialiste internationalement reconnue et, plus largement, sur la prose narrative, nous livrant des analyses remarquables par leur pertinence et leur finesse. Il suffit, pour prendre toute la mesure de l'ampleur de son œuvre, de se reporter à sa bibliographie impressionnante réunie par Josiane Bru et Nicole Belmont, deux autres grandes spécialistes du conte populaire, à la fin d'un ouvrage (p. 252-264) où elles ont entrepris de rassembler un ensemble de documents, pour la plupart inédits, retrouvés dans les archives de M.-L. Tenèze. Il convient toutefois de ne pas se méprendre : ce volume ne constitue pas une ultime synthèse, publiée à titre posthume, de ses recherches sur *Le Conte merveilleux*. Le sous-titre « Séminaire de Brest » nous livre la clé. Il s'agit, en fait, de textes à visée pédagogique pour un enseignement de 3<sup>e</sup> cycle destiné aux étudiants du Centre d'ethnologie de la France, créé à l'Université de Bretagne occidentale à Brest à la rentrée universitaire 1976, à l'initiative de Jacques Le Goff, président de la VI<sup>e</sup> Section de l'École des hautes études en sciences sociales. Le séminaire se poursuivra pendant trois années, jusqu'en 1979,